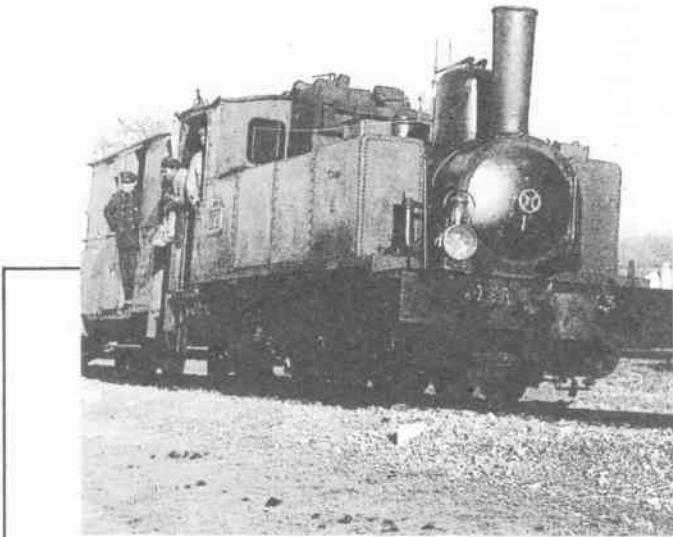


Jemmapes et son canton



PETIT TRAIN TRAIN FERROVIAIRE

• **ALLER.** De Jemmapes à Ras el Ma, la côte est rude. Le petit train avait l'habitude de s'arrêter en gare de Bayard pour reprendre haleine. Il soufflait bruyamment, longuement, puis il repartait vaillamment à l'attaque du tronçon le plus difficile. Sa vitesse ne dépassait pas, alors, celle d'un homme à pied ; aussi, les habitués de la ligne se permettaient-ils de descendre et de se dégourdir les jambes sur le sentier qui longeait le ballast.

Un quart d'heure plus tard, nouvel arrêt : cette fois en rase campagne. Le mécanicien quittait sa locomotive, s'enfonçait dans les oliviers, à gauche de la voie, et engluait les chardons qui parsemaient le talus. Au retour, il referait halte au même endroit, et n'aurait plus qu'à cueillir les malheureux chardonnerets prisonniers.

Ce matin-là, les voyageurs trouvèrent la "halte aux gluaux" plus longue qu'à l'accoutumée ; ils récriminaient tant, que le mécanicien revint au pas de course en boutonnant les bretelles de son pantalon.

La locomotive siffla, prit son élan, et le train fit quelques mètres... en arrière. Coup de frein grinçant, arrêt brutal. Nouveau sifflement, nouvel élan, torrent de fumée noire, patinage, ébranlement timide, puis de plus en plus assuré, et voilà le petit train lancé... comme un escargot sur un échelas.

De chaque côté de la voie, suivaient des troupeaux de chèvres. Les bergers s'amu-

saient à monter sur les plates-formes et à descendre. Un peu avant Ras el Ma, un homme portant un lourd couffin prit le train en marche. Un autre attendit qu'il fût près de sa mechta pour sauter sur le sentier.

Cahin càha, on atteignit Saint-Charles où l'on s'arrêta devant un entrepôt. De peur de manquer la correspondance, des voyageurs deman-

" N'est-ce pas qu'elle est belle, ma fille ? — disait le mécanicien dont on n'arrivait pas à savoir s'il était de race blanche ou noire — certes, elle n'est pas taillée pour la course, mais qu'importe la vitesse : l'essentiel, n'est-ce pas, c'est d'arriver à temps et en bon état. "

dèrent — en se bousculant — où était la gare.

La gare — dit, en souriant, le mécanicien qui essuyait ses mains avec un chiffon aussi noir qu'elles — on l'a réservée à la voie normale ; traversez l'esplanade derrière ce bâtiment, vous la trouverez juste en face... "

Joseph de SAINT-ANTOINE.

(Extraits fragmentés des "Contes de l'oued Ksoub".

• Suite page 4.

STEPHEN CHASERAY

Il y eut — au long du premiers tiers de ce siècle — un écrivain merveilleux nommé Stephen Chaseray qui, sous le pseudonyme du Père Robin, fit paraître, dans la presse de l'époque, les "Chroniques de l'Oued Melhouf". On en tira quatre livres, illustrés par l'auteur, aujourd'hui quasi introuvables... sauf à la rédaction de "Jemmapes et son canton". Bien que l'histoire qui suit ne se situe pas dans notre terroir (et encore, qui sait ? car l'auteur était un familier de ce coin d'Algérie situé entre Philippeville et Bône), nous avons trouvé cette FÊTE DE L'ARBRE si "couleur locale" que nous n'avons pas résisté au plaisir de vous la faire savourer.

ET VOICI LA FÊTE DE L'ARBRE

Avant de descendre dans la plaine, j'ai travaillé chez l'instituteur du village. C'était une bonne place, je ne travaillais pas beaucoup, je balayais l'école, je lavais les carreaux, je ramassais de l'eau.

Mais un jour, le taleb reçut une lettre. Et après qu'il l'a lue, il me dit en faisant une sale tête : "Belkasssem, ça sent mauvais pour nous autres : l'inspecteur arrive demain pour visiter nos plantations. Car je lui ai écrit que

j'avais planté des arbres tout autour de l'école. Je croyais qu'il ne viendrait jamais, à cause des mauvaises routes. Et des arbres, mon ami, je n'en ai jamais planté !"

L'instituteur se tirait la barbe. Tout d'un coup, il crie (il était dégourdi) : " Mais d'ici à demain, on pourrait faire des plantations ! Prends la serpe, et marche derrière moi !"

Nous voilà partis pour la forêt. Et le maître d'école me fait

couper, à droite et à gauche, des branches de frênes, de caroubiers, d'oliviers. Et il me fait aussi arracher des petits cerisiers et des arbusiers. Tout cela était feuillu, car nous étions au mois de mai.

Lorsque je suis été chargé comme un bourricot, nous retournons à l'école, et l'instituteur élague les branches, laissant seulement un paquet de feuilles au bout.

• suite en page centrale

PREMIÈRE

Je garde le souvenir d'un voyage que je fis bien avant le règne de l'automobile — en 1915, je crois — pendant la Grande Guerre.

Mon oncle, Alfred Ballet, se trouvait à Philippeville, et je devais partir avec lui pour la ferme, en vacances à Lannoy.

Il avait découvert un camion, le premier qui prenait des voyageurs pour Jemmapes ; c'était un camion de l'Armée, réformé, branlant, simplement équipé de deux bancs de bois, sans toit, au plancher disjoint.

Mon oncle, enthousiasmé, avait renoncé, sans hésiter, à prendre le train. Il faut dire qu'il était attiré par tout ce qui était nouveau, par tout ce qui lui semblait un progrès.

Je le revois, s'installant sur le banc rugueux, d'un air conquérant. Nous étions les seuls voyageurs bien qu'ayant attendu plus d'une heure que le camion se remplisse. Des indigènes s'étaient approchés, mais aucun n'avait osé monter.

Après des soubresauts et des ratés, on démarra dans le bruit et la fumée.

Tout alla bien ou à peu près dans la plaine ; mais en abordant la côte, le moteur, après quelques toussotements, se tait.

Le chauffeur se précipite pour caler les roues avec de grosses pierres et se met à démonter et à remonter je ne sais quoi.

Passent alors des voitures à

• suite en page centrale

PREMIERE

• suite de la page 1

chevaux et même la diligence qui circulait encore ; et ce sont des quolibets, des plaisanteries de charretiers qui n'atteignent pas le chauffeur comme s'il était sûr que l'avenir lui donnerait raison.

Nous repartons... pour nous arrêter un peu plus loin ; puis ce fut un nouveau pas et un nouvel arrêt. Ainsi, la côte fut gravie par bonds de plus en plus courts.

Au col de Bissy, le chauffeur décida de se livrer, à son aise, à une réparation plus sérieuse, et il plongea sous le capot du moteur.

Le "Café de Bissy-casse-croûte-à-toute-heure" nous offrait son abri : nous y entrâmes. Le temps me semblait bien long et l'après-midi vint sans que on oncle s'en inquiétât, perdu qu'il était dans ses pensées, comme à son habitude.

Enfin, le chauffeur — vainqueur de sa mécanique — nous appela et, grâce à la descente, le reste du voyage se déroula sans encombrés.

L'entrée à Jemmapes se fit presque à la nuit. Nous étions couverts de poussière, mais mon oncle était satisfait, et il descendit serrer la main du chauffeur, comme l'aurait fait un souverain avec le mécanicien du train royal.

Nous avons inauguré le "service d'autobus" Philippeville-Jemmapes et — sans le savoir — ouvert une époque nouvelle.

Lucien BOUSCARRY.

MADemoiselle JEANNE LA COUTURIÈRE, MA TANTE

Ma chère tante Jeanne n'est plus de ce monde. La doyenne de notre petit village est partie pour un autre ailleurs, le 27 janvier 1992. Née à Jemmapes le 9 février 1895, elle allait atteindre ses 97 ans.

Jamais Mademoiselle Jeanne, la couturière — que bien des dames et demoiselles connaissaient, et qu'elle habillait — n'aurait imaginé, en tirant l'aiguille, qu'elle atteindrait cet âge avancé. Mais personne ne connaît sa destinée : toute une vie de travail débutant alors qu'elle n'était qu'une jeune fille. Elle s'était consacrée à ce métier ingrat, mais captivant à la fois, qui est la joie de transformer de ses mains, un métrage de tissu en une jolie robe.

Adolescente, elle avait été mise en pension chez les Religieuses, près de Bône. C'est avec elles qu'elle apprit l'art de bien broder, de coudre et de pratiquer sa religion avec foi et assiduité. Ce don de la couture s'exerça tout d'abord à habiller les enfants et ses proches.

Son talent de bonne couturière se propagea, et les clientes se firent plus nombreuses. Elle dut embaucher des ouvrières pour l'aider : Geneviève, Jeannette, An-

nette, Mauricette — et tant d'autres au fil des ans — qui, penchées sur les étoffes, autour de la table ronde, cousaient en bavardant un peu, en chantant aussi les chansons à la mode, car un atelier de couture n'est pas triste : on chante en cousant tout naturellement.

Mlle Jeanne était à sa machine à coudre près de la porte, là où le jour entre à flots, et cherchait un rayon de soleil pour piquer les tissus sombres.

Le lundi était le jour réservé à la coupe, jour où elle ne voulait pas être dérangée : aussi, les persiennes de la porte d'entrée étaient-elles entrebaillées. Quelquefois pourtant, j'étais obligée d'y aller. Je la trouvais avec son mètre de couturière au cou, ses ciseaux à la main, le tissu étalé avec le patron en papier bien épinglé, le catalogue où se trouvait le modèle choisi, sur un coin de table.

Gentiment elle me disait : « Reste là, mais ne parle pas ». Je m'asseyais sagement, ne voulant pour rien au monde manquer cet instant décisif du premier coup de ciseau.

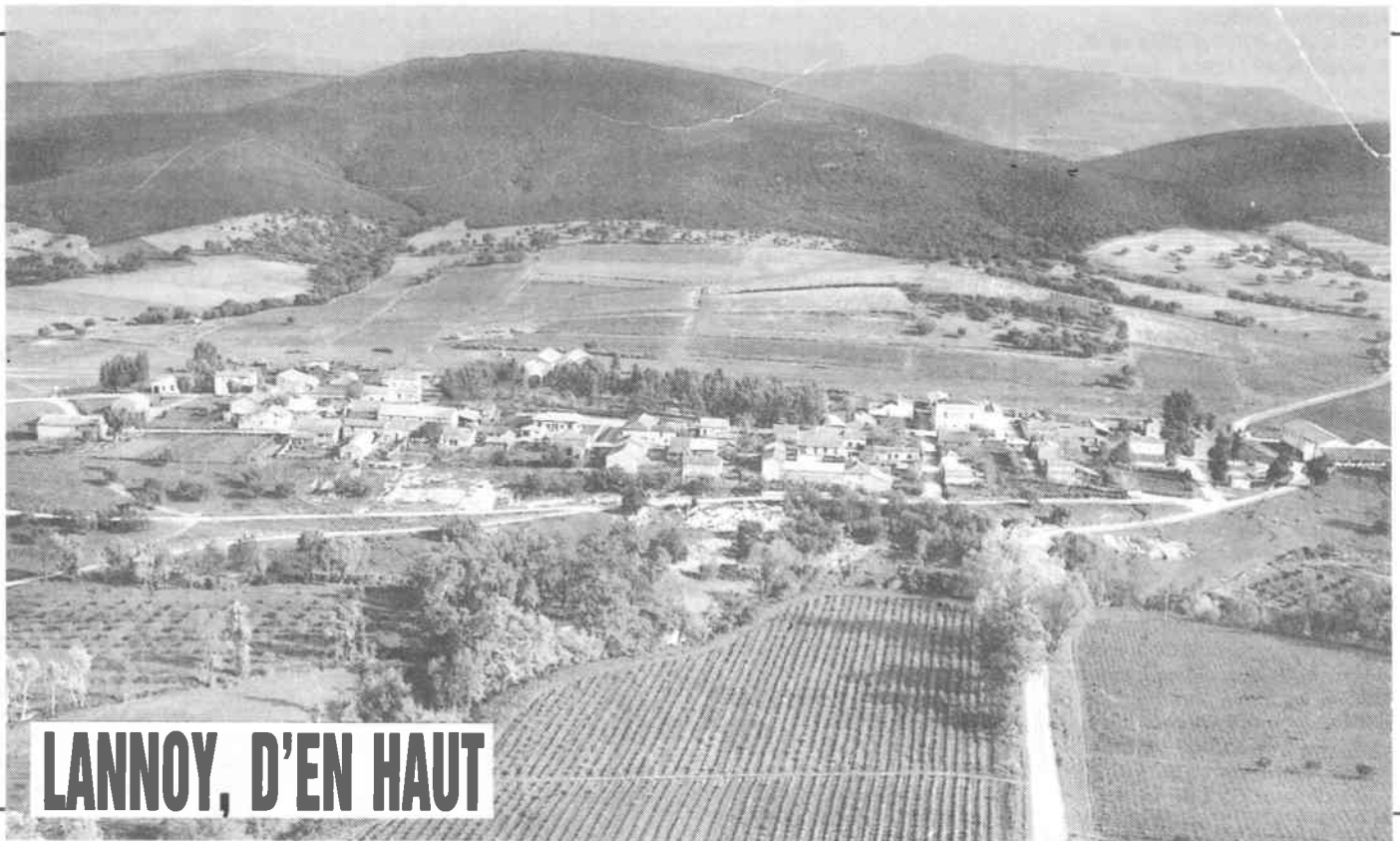
Tandis que ma grand-mère vaquait silencieusement à ses occupations — on aurait entendu voler une mouche —

elle restait là, droite et pensive avant d'entailler l'étoffe... Je l'observais sans impatience, regardant presque fascinée ses doigts longs et ses ciseaux ouverts, prêts à couper... Un coup malencontreux et tout était gâché, aussi prenait-elle son temps pour enfin se décider.

J'admirais ses gestes lents et précis, les épingles qu'elle retirait au fur et à mesure et qu'elle mettait entre ses lèvres, pour les fichier ensuite sur la pelote de velours rouge... était-elle rouge ? bleue ? elle en avait plusieurs. Des souvenirs infimes tout cela, qui sont restés gravés.

Elle aimait travailler "le flou", comme cela se dit en couture. Combien de robes légères, de robes de mariée sont sorties de ses mains ! C'est elle qui avait ce grand honneur d'aller vêtir, draper la robe blanche, orner la voile de la jeune fiancée chez elle, pour la voir — ravissante — se laisser admirer par son futur époux.

Les années sont passées... Pour elle, pas de robe de satin blanc, pas de tulle... sa jeunesse s'était enfuie sans qu'elle en prenne ombrage, sans s'appesantir sur son sort : son métier l'accaparait toute.



LANNOY, D'EN HAUT

Pour
fête d
trois j
voulai
robe,
prome
gnait-
tivité
s'il le
basse
avanç
faire
pays
place
Bien
de ve
jours
faisai
aussi,
un m
aven
riante
Nou
le fe
arbre
chestr
l'assa
de re
tourne
lande
depu
que. C
nos fé
Les
music
fatigu
cours
son
pour
dura
du ter
silhou



Jeanne Brethous à sa machine à coudre, près de la porte, là où le jour entre à flots. (Photo Suzanne Rochette-Torasso).

Pour les bals — et surtout la fête de Jemmapes qui durait trois jours — les jeunes filles voulaient étrenner nouvelle robe, jupe ou corsage. Elle promettait à toutes, aussi régnait-elle dans l'atelier une activité de ruche. Elle veillerait, s'il le fallait, sous la lampe basse, jusqu'à une heure avancée de la nuit, pour satisfaire les jolies filles de notre pays qui danseraient sur la place de la mairie.

Bien que fatiguée par tant de veillées, elle aimait ces jours de liesse générale, et se faisait belle, élégante elle aussi, s'arrêtant de-ci delà, un mot aimable à toutes, avenante, affable et souriante.

Nous nous installions sous le feuillage des grands arbres, écoutant les orchestres se relayer en ne laissant qu'un court instant de répit aux danseurs qui tournoyaient sous les guirlandes partant en éventail depuis la pointe de l'obélisque. Qu'elles étaient réussies nos fêtes !

Les lampions éteints, les musiciens partis, la jeunesse fatiguée, la vie reprenait son cours et Mlle Jeanne son dé, son aiguille, ses ciseaux, pour d'autres robes. Cela dura longtemps. La marche du temps ne s'arrêtait pas, sa silhouette se voûta un peu.

Elle mit des lunettes, ses yeux s'étant usés...

L'exode — déchirant pour tous — le fut pour elle aussi : elle quitta le cher village natal pour l'inconnu. Sa machine à coudre, son outil de travail partait avec elle. C'est à Martigues — la Venise provençale — que, désormais, elle allait habiter : une ville ensoleillée qui faisait penser au pays perdu. Elle avait 68 ans en 1963, donc encore capable d'exercer son métier : il fallait vivre en France et, comme "là-bas", elle continua de coudre.

A présent, elle repose au cimetière de Martigues, dans une petite chapelle comme on en voit encore en Provence, près de son frère Edouard, Jean Teuma, mes deux oncles, le charmant Georget fauché en pleine jeunesse sur une route de France.

Pour le repos de son âme (et celle de ma chère maman qui le 7 février aurait eu 100 ans) je suis allée, le 9 février — jour de son anniversaire — faire brûler un cierge dans la grande église de la ville où je vis. Celles et ceux qui ont connu et aimé Jeanne Brethous ma tante, auront eux aussi une pensée émue pour elle.

Suzanne ROCHETTE-TORASSO

LA FÊTE DE L'ARBRE

● suite de la page 1

Il m'envoie chercher la barre à mine chez le cantonnier du 45^e kilomètre. Et je creuse deux rangées de trous devant la maison d'école.

Dans chaque trou, il plante une branche ou un petit arbre.

Bon ! L'instituteur se promenait en rigolant au milieu de l'allée.

Je lui dis alors : " Prends garde ! c'est un sale fourbi ! Monsieur l'inspecteur verra bien que ce n'est pas des arbres ! "

Il me répond : " Tu connais la taupe ? "

— A Alger, j'ai connu, dans le quartier de la Casbah, une madame qu'on appelait une vieille taupe.

— Ce n'est pas cela. La taupe est un animal qui n'existe pas en Algérie, et qui ne voit pas clair. Hé bien, l'inspecteur est myope comme une taupe. Il ne voit pas, malgré ses lunettes. Tu comprends ? Alors, au lieu de blaguer, commence par arroser les arbres !

Ouallah ! J'ai obéi. Et j'ai bien versé dix bidons au pied de ces bâtons ! Le lendemain au matin, j'entends le grelot de la voiture en bas de la montagne.

Alors je crie : " Voilà l'inspecteur ! "

Monsieur l'instituteur sort de la maison. Gibus, habit noir, cravate de soie, gilet blanc comme la neige. Et tous les enfants qui rigolaient derrière lui !

Aomar, le plus dégourdi, portait le compliment.

Tout d'un coup, l'instituteur devient blanc comme son gilet : " Tu vois pas ! Tu vois pas ! Il manque un arbre dans le trou près de la maison ! "

Je lui réponds : " Laisse faire ! "

Je tenais un balai dans la main. Un balai tout neuf. Je plante le manche dans le trou. Et voilà l'arbre qui manquait ! Seulement, il était un peu plus sec que les autres.

L'inspecteur arrive sur un mulet. C'est vrai !

Il descend, il dit bonjour, il fait chanter la *Marseillaise*. On casse la croûte. On crie : " Vive la République ! " Et le caïd, qui s'était amené, offre un bon couscous dans son bordj.

En sortant du déjeuner, l'inspecteur revient à l'école, et me donne quarante sous, parce que je soigne le jardin et que je nettoie les outils de l'atelier.

A la fin, il regarde les arbres. Il reste baba ! Je me rappelle le mot qu'il a dit : " Toutes les essences, toutes les essences ! mais c'est magnifique ! "

Et voilà qu'en se retournant, il frappe du nez sur le balai.

" Tiens ! qu'il dit, voilà un arbuste extraordinaire ! "

Je commençais à trembler comme un lapin. Mais l'instituteur la connaissait dans les coins. Il répond tranquillement : " C'est le sorgho arborescent, Monsieur l'inspecteur. Nouvelle espèce toute indiquée pour la fabrication des balais. "

— En effet... cet arbuste ressemble vaguement à un balai. Le tronc figurant le manche, on réaliserait en l'utilisant, une sérieuse économie. Il faut multiplier cette espèce, Monsieur l'instituteur... il faut la répandre dans la commune !

— Oui, pourvu qu'on m'encourage.

— On vous encouragera.

Deux mois plus tard, l'instituteur reçoit un grand papier du Gouvernement Général, et une médaille. C'était la décoration de l'agriculture, que les Français appellent le poireau.

● L'histoire n'est pas finie !

Monsieur l'instituteur eut aussi de l'avancement. Et il quitta le douar.

Avant qu'il parte, il m'avait fait enlever ces saletés de branches que nous avions plantées pour la visite.

De sorte que lorsque son successeur arriva, les environs de l'école étaient propres comme une assiette.

Le nouvel instituteur ne planta pas plus d'arbres que l'autre.

Un jour, l'inspecteur arrive à l'improviste. Et la première chose qu'il dit : " Où sont les arbres ? "

L'instituteur ne comprenait pas. Moi j'étais immobile, tremblant. J'avais un balai à la main, je n'avais pas la force de bouger.

A la fin, le maître d'école répond : " Quels arbres ? Monsieur l'inspecteur. "

— Mais ceux que votre prédécesseur a plantés !

— Mais Monsieur, il n'y a jamais eu d'arbres ici.

— Jamais ! alors je suis aveugle ! vous les avez arrachés ces arbres, mauvais bougre, salopiot comme vous êtes !

Et il voit le balai que je portais. Alors, il devient fou.

" Et celui-là, je le connais ! le sorgho arborescent ! Vous l'avez déraciné avec les autres ! Attendez un peu. "

Huit jours après, le grand Kébir d'Alger lui envoyait un abattage à hauteur au maître d'école ! La quinte, le quatorze et le coup de poing !

Et voilà la fête de l'arbre.

Stephen CHASERAY.

TRAIN...

Suite de la page 1

• **RETOUR.** " Qui est en retard — disait le chef de convoi en arpentant le quai — toujours ces messieurs de la grande ligne. Leur rapide devrait être en gare depuis six minutes. Et si, à cause d'eux, nous ne sommes pas à l'heure à Bône, c'est nous qu'on accusera d'avoir pris le chemin des écoliers. "

Un sifflement lointain interrompit ses lamentations. Le temps de transborder, sur de petits chariots, des sacs de courrier et des colis, et voilà le convoi reparti.

Qu'elle paraissait haut perchée, cette gare de Ras el Ma ! La halte y fut exceptionnellement brève, le mécanicien ayant hâte d'aller désengluer et encager ses proies. Il piqua un accès de colère en en trouvant deux mortes d'insolation. Tandis qu'il nettoyait soigneusement à l'essence les ailes et les pattes des survivantes, le chauffeur et le chef de train, assis à l'ombre de la locomotive, buvaient avidement l'eau de la gargoulette suspendue à un crochet du tender...

A peine avait-on attaqué la descente, que survint un brutal coup de frein. En quelques secondes, toutes les fenêtres furent occupées. Le chef de convoi cria : " La voie est obstruée ! On a besoin de renfort pour la dégager. "

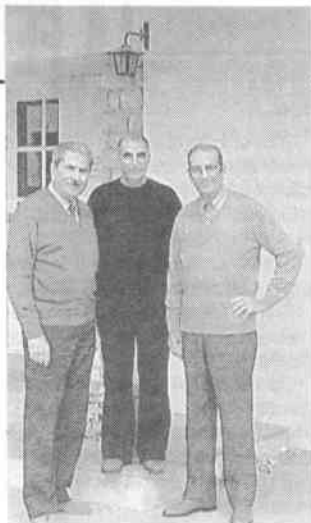
L'obstacle n'était qu'une vache. Couchée en travers de la voie, elle refusait obstinément de bouger ; supplications, cris, menaces, la laissaient de marbre... quand quelqu'un cria : " Bougres d'imbéciles, vous ne voyez pas que cette bête va mettre bas ! Il faut l'aider au lieu de la bousculer. "

Deux éleveurs de chèvres proposèrent leurs services : " Le paquet est plus volumineux — dirent-ils en riant — mais le processus est le même. "

La naissance fut laborieuse mais réussie, grâce à la dextérité des praticiens. Sitôt délivrée, la vache se leva, et s'en fut rejoindre son petit que l'on avait transporté sous un olivier à l'ombre duquel une femme l'essuyait avec une serviette.

Le chef de train battit le rappel : " En voiture ! "

C'est ainsi que — tandis que la ville ouvrait ses maisons à la fraîcheur vespérale et que les gens sortaient leurs chaises sur les trottoirs — le petit train entra en gare de Jemmapes avec plus d'une heure de retard...



Trois cousins, dont la jeunesse fut jemmapoise, ont pu se retrouver — il y a peu — après quelque quarante années de séparation. Ce sont (de gauche à droite sur la photographie ci-dessus) : Pierre Abella, des Milles (13), Jean Greck, de Saint-Juéry (81) et Georges Camillieri, de Montélimar (26). Un peu grâce à " Jemmapes et son canton ", et beaucoup par l'intermédiaire de notre ami Eugène Warion, président de l'Amicale des Mondoviens et ancien cheminot comme le second des trois cousins.

AGAPES A PARIS

Dieu sait comment s'étaient débrouillés les amis Vendeuil et Rivéra ; toujours est-il qu'il y avait — parmi les kémias préjudant au traditionnel couscous du début de l'An — des fèves au kemmoun qui embaumaient le bistrot jemmapoise de Mme Caruana...

A l'effectif de ces agapes du 19 janvier, une cinquantaine de convives, dont une quinzaine d'hôtes mondoviens heureux de se retrouver dans une ambiance découverte — début 1991 — aux deuxième fraternisations " 10^e-11^e convois " (1).

Et, dans le lot des Jemmapoises, des provinciaux : la Hautegaronnaise Raymonde Tournier qu'accompagnait un de ses fils, ou Jean-Michel Greck, monté du Tarn en compagnie de son épouse, qui retrouva, avec effusion, Joséphine Oliviero, arrivée, elle, de sa Vendée d'adoption via un itinéraire fantaisiste dont le " 30 ans après " de Versailles avait été, la veille, l'ultime étape combien riche en péripéties.

Ayant kématisé, on couscoussa, on salada et l'on fromagea ; puis, ayant desserté de lichtis, de clémentines ou de grenades, on ne fit qu'une bouchée de sa part de couronne des rois au sucre, de pétillant rosé arrosée.

Fantaisie du sort : il y eut deux reines, qui se désignèrent un roi et un roitelet consorts.

Ce dernier fit bonne grâce pour prêter la main innocente de ses sept ans — âge de raison — qu'il plongea dans un parapluie rempli de billets-à-faire-des-heureux : lots riches, lots modestes, lots pittoresques... Moins pittoresques, cependant, que quelques gagnantes qui — s'imaginant être encore en plein marché de Mondovi ou de Jemmapes — se mirent à faire du troc pour échanger certaines des merveilles que leur avait octroyées Dame Chance.

Il ne resta plus qu'à pousser les tables contre les murs, pour faire place aux amateurs de danses et de farandoles...

1. — Rappelons que les premières eurent lieu, au Lazaret de Marseille, en décembre 1848.

VENDARGUES 1992

Vendargues 1^{er} mars. Ils étaient quelque 350 Constantinois, Philippevillois et Jemmapoises rassemblés autour d'Aimé Perret, sous un soleil printanier, aux Châtaigniers, pour leur repas annuel de retrouvailles en Languedoc.

Une quarantaine des nôtres s'attablèrent dans une salle spécialement aménagée à leur intention : Jean Pétyx — doyen de notre communauté et de toute l'assistance — Norbert et Huguette Lombardo née Pétyx, Jacques et Colette Saillard née Lombardo, Raymonde Bertucchi née Tournier, Ellette Bernard née Ménétrier, Pierre et Rollande Lauzat née Eymeric, René Bonnici et son épouse, Joséphine Oliviero, Nelly Camillieri, Georges Scanut, Sauveur et Maurice Dol née Cini, Louis Agius et sa sœur Arlette Faget avec son époux et leur fille Catherine, Georges Dinapoli, Ghislaine de Lasson et son époux, ainsi que les Lannoyens Roger et Nicole Mattera née Poliméni, Alain et Gisèle Palenc née Chevroulet, Mmes Jégou et Blanc.

La réunion se prolongea jusqu'à 18 heures, les uns dansant en salle ou sur la terrasse, les autres poursuivant de longues conversations pour évoquer le passé lointain ou les amis absents. Tous ayant le ferme espoir de se retrouver l'an prochain.

S. D.



Le doyen Jean Pétyx — bon pied bon œil — et son voisin de table Louis Agius.

(Photo Sauveur Dol)

• Responsable de publication

Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 38)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70